

# LE PRÉNOM EN ALGÉRIE : UN ENJEU IDENTITAIRE ET IDÉOLOGIQUE

## Présentation

Faisant partie des mutations socioculturelles et sociopolitiques que connaît l'Algérie depuis quelques décennies, le prénom paraît constituer, en plus de sa fonction de désignateur socio-anthropologique, un condensé des enjeux de luttes identitaires et d'options idéologiques en cours. Outre qu'il porte les traces des procédés de représentations locales liées à la préservation d'une mémoire collective fondée essentiellement sur l'oralité, il est aussi porteur de projets de sociétés à vocation conservatrice, distinguant le local de l'Oriental et de l'Occidental, et, parfois, refondatrice du rapport au passé, au religieux, à l'individuel et au collectif. L'urbanisation et la généralisation progressive du mode de vie en famille nucléaire au détriment du mode de vie en famille traditionnelle (large et regroupant, selon les cas, parents, grands-parents, sœurs, frères, tantes, oncles, cousin(e)s, neveux et nièces) semblent produire des effets sur les pratiques langagières des Algériens, en général, et sur leurs modes d'attribution de prénoms, en particulier. De moins en moins est observée la traditionnelle reproduction du prénom du grand-père paternel ou de celui de la grand-mère et ce particulièrement dans les familles nucléaires où même

lorsque l'enfant y porte le prénom d'un ascendant ou d'un aîné disparu, il est systématiquement connu par un deuxième prénom fonctionnant socialement comme son vrai prénom. Cette situation rappelle le dédoublement de prénoms d'autrefois : le prénom donné à l'état-civil, pour l'école, etc., n'est pas celui de la maison, du village, du quartier... L'identification à des personnes appréciées, par les donateurs, pour leurs actions, leurs qualités morales, etc., semble céder petit à petit devant l'option identitaire individuelle recherchée dans l'attribution de prénoms à usage rare, le plus souvent valorisants ou perçus comme tels. L'identité collective, dans le choix des prénoms, serait-elle alors de moins en moins considérée ?

Les contributions réunies dans ce numéro des *Cahiers du Sladd* traitent de cette problématique à partir de données recueillies dans différentes régions du pays. A la lecture, les différences et surtout les ressemblances émergent comme pour rappeler le fonds culturel commun des Algériens, qu'ils soient amazighophones, arabophones, francophones ou les deux ou encore les trois en même temps. Aussi bien en pratiques littéraires qu'en pratiques sociales, les charges culturelles et idéologiques condensées dans ces bouts de langues attestent d'une dynamique anthropologique en devenir et d'une pratique anthroponymique diversifiée et à la recherche de l'originalité dans le malaise identitaire qui ressort des témoignages rapportés et parfois des solidarités culturelles exprimées.

Ainsi, en rendant compte des analyses que lui inspirent douze entretiens interactifs conduits avec six pères et six mères de famille dans la ville de Batna, Soraya Hadjarab soutient que le choix des prénoms «n'est jamais innocent», il «est significatif d'une vision du monde, parfois aussi d'un niveau culturel et social» et «témoigne de l'affrontement des hommes à la recherche de leur repère». Un affrontement dans lequel, selon l'auteure, les prénoms algériens résistent de moins en moins

face aux prénoms venus d'ailleurs. D'où l'intitulé évocateur de sa contribution : «De l'hétérogénéité anthroponymique à Batna : le signe d'un malaise identitaire».

En effet, dans sa contribution, Salah Ameziane fait ressortir, à partir des prénoms de personnages romanesques, les préoccupations identitaires dans le récit généalogique qu'offre Nourredine Saadi dans son second roman intitulé *La maison de lumière*, paru en 2000. Écrit en pleine période de crise de transmission intergénérationnelle qui frappe la société algérienne des années 1990, le souci de rétablir ce lien intergénérationnel interroge le passé algérien, particulièrement la rupture généalogique engendrée par l'état-civil établi durant la période coloniale et «l'éclatement du «récit traditionnel», transmis anciennement dans une continuité assurée par la stabilité de la société».

Dans cet ordre littéraire, Henia Akir se saisit de l'emploi discriminatoire du prénom dans l'œuvre de Jean Sénac. En mettant en avant les fonctions descriptive, classificatoire et symbolique mais aussi désignative du prénom, elle aborde la façon avec laquelle J. Sénac se sert de la puissance d'identification sociale, culturelle et ethnique du prénom pour affirmer son nationalisme et son engagement auprès du peuple algérien en lutte contre l'oppression coloniale.

Sur la base des données d'une pré-enquête réalisée au moyen du questionnaire structuré combinant questions fermées, à choix multiple et questions ouvertes, Radhia Haddadi a entrepris des échanges avec 60 parents batnéens, médecins ou enseignants de profession et ayant en moyenne deux enfants, en vue de saisir dans leur discours les raisons pour lesquelles ils abandonnent les prénoms anciens et locaux au profit de prénoms orientaux et occidentaux. Ces prénoms sont jugés trop anciens et leur contenu sémantique est parfois pro-

blématique dans le contexte socioculturel actuel. Le corpus recueilli regorge de spécificités régionales aussi bien dans le sens des prénoms anciens, comparé par exemple à l'usage de ces mêmes prénoms dans la région de Tizi-Ouzou, que dans les motivations en faveur de nouveaux prénoms et surtout en accord avec certains principes de régularité sonore dans tous les prénoms de la fratrie, de tri-composition pour concilier les trois sphères d'inspiration locale, orientale et occidentale...

Dans cette perspective, l'«état des lieux» de Brahim Hamek indique les sources constitutives des prénoms kabyles ou kabylisés et amazighs, en général. L'influence de la religion chrétienne et même musulmane n'a pas empêché, selon lui, totalement les prénoms typiquement locaux et donc kabyles de continuer à être attribués. En revanche, l'attrait symbolique et référentiel des prénoms arabo-islamiques réduira leur fréquence alors que beaucoup de ces derniers ont subi l'adaptation morphologique kabyle. Dans son texte, il aborde, tour à tour, les retombées dénominatives sur les prénoms kabyles ou kabylisés, issues de l'établissement de l'état-civil durant la période coloniale et de l'algérianisation de cet état-civil après le recouvrement de la souveraineté nationale ainsi que les réactions que cela a engendrées auprès des défenseurs kabyles de l'amazighité. En examinant les problèmes de notation phonétique, en général, des prénoms actuellement en usage et de leurs lexèmes, en particulier, B. Hamek soulève des questions liées au sens de ces prénoms induit justement par certains aspects des transcriptions adoptées.

En intitulant sa contribution «Les procédés traditionnels d'attribution de prénoms à l'épreuve des mutations sociolinguistiques à Tizi-Ouzou», Chérif Sini illustre ces procédés dont certains sont en voie d'extinction, particulièrement en contexte de famille nucléaire de surcroît urbain. Pour cet auteur, le parcours des procédés d'attribution des prénoms dans cette ré-

gion porte les traces de l'évolution qu'elle connaît sur tous les plans et contribue à marquer davantage sa spécificité sociolinguistique en devenir.

Un devenir qu'Ahmed Boualili se propose d'interroger en s'appuyant sur la théorie de la sémantique interprétative. Celui-ci examine donc un corpus de prénoms établi à partir des listes d'étudiants nés respectivement durant les périodes 1987-1990 et 1991-1995 et inscrits aux départements de français ou de langue et culture amazighes de l'université M. Mammeri. L'exercice permettrait, selon l'auteur, de constater, d'une part, l'évolution dans le choix et l'attribution des prénoms relevés et, d'autre part, de reconstituer ce qu'il désigne dans l'intitulé de sa contribution par « parcours interprétatif et de construction de sens : prénoms et paradigmes idéologiques en Kabylie ».

Centré essentiellement sur la nomenclature de prénoms amazighs adoptée officiellement en juillet 2013, Mohand-Akli Haddadou relève, dans sa contribution, des incompréhensions dans les choix opérés, des ambiguïtés et des confusions liées aux étymologies que cela suppose. Critique donc, il apporte moult détails au sujet de prénoms contenus dans cette nomenclature mais aussi concernant d'autres qu'on aurait dû y intégrer, selon lui. Outre la question de l'écriture et de la transcription de ces prénoms qu'il soulève, il y a aussi celle de la création de nouveaux prénoms à partir de racines données pour être amazighes...

En brassant une espèce de tableau indicateur des facteurs sociologiques et psychologiques qui interviennent dans la reproduction ou le choix de prénoms, plutôt dans l'ouest algérien, Fatima Zouani et Mohamed Touati présentent une enquête conduite au moyen du questionnaire plus ou moins structuré auprès d'un échantillon de la population universitaire résidente de la ville de Laghouat. Les données déclaratives re-

cueillies montrent que la tradition reproductrice des prénoms des grands-parents est encore vivace, dans cette ville que les deux auteurs décrivent comme un lieu de cohabitation communautaire et un espace de traditions conservatrices, en général, et religieuses, en particulier. Ce qui explique sans doute la prédominance du caractère traditionnel et conservateur des prénoms attribués aussi bien aux garçons qu'aux filles. En plus de ces données, les deux auteurs ont engagé des échanges avec certains de ces répondants dont plus de quinze pour cent se plaignent de leur propre prénom qu'ils «trouvent vieux et démodés». Ces derniers, selon les auteurs, préféreraient des prénoms d'usage actuel mais toujours de référence religieuse. Ces échanges révèlent que de plus en plus on reçoit deux prénoms : celui pour l'école, l'administration, etc., appartient à la catégorie de prénoms "à la mode" ; quand celui réservé à l'espace familial est plutôt ancien...

Cette espèce de dilemme ressort aussi dans les données recueillies auprès de migrants algériens en France et de leurs descendants. Mohamed-Zakaria Ali-Benchérif y étudie «les modalités de transmission, de maintien et d'attribution des prénoms comme composante fondamentale des questions identitaires et culturelles en lien avec l'origine socio-ethnologique» de ces migrants et de leurs descendants. Les lectures que ces données lui inspirent traduisent la complexité de la situation de cette population d'enquêtés soucieux, pour certains d'entre-eux, de maintenir ce qui leur paraît être le lien avec la culture des origines mais inquiets des discriminations socioprofessionnelles, en particulier, et, pour d'autres, prédisposés à adapter leur prénoms à leur culture urbaine, du moins du point de vue de leur sonorité mais sans pour autant adopter ceux de la culture d'accueil. *«Tout se passe, écrit Z. Ali-Benchérif, comme si les descendants de l'immigration veulent se démarquer par rapport à la culture de l'autre (Français) en restant plus ou moins*

## Le prénom en Algérie : un enjeu identitaire et idéologique

*attaché à la culture des parents et s'en distinguer pour être fidèle aussi à la culture urbaine qui est la leur et à laquelle ils s'identifient.»*

Ce dilemme, Dadoua Nebia le situe entre le désir parental et les contraintes de l'époque (dans laquelle les porteurs des prénoms à attribuer évoluent) ! Elle s'interroge particulièrement sur l'instance à même ou qui a le pouvoir d'attribuer le prénom au nouveau-né, sur la façon avec laquelle ce prénom est choisi, les croyances, les critères et les modalités de ce choix en rapport avec la réalité sociale, culturelle et politique ainsi que l'indique l'auteure en référence à ses travaux sur la fluctuation de la fréquence d'attribution, dans quelques localités de l'ouest algérien, des prénoms religieux selon les périodes 1960-1970, 1980-1990 et 1990-2000. Dans l'ensemble, elle constate que la différence entre le choix de prénoms de parents âgés et celui des nouvelles générations de parents réside essentiellement dans l'attachement des premiers aux prénoms de leur temps, de ceux de leurs parents et grands parents sans se soucier spécialement du porteur, quand les derniers optent pour des prénoms modernes et prennent en considération les enjeux et les retombées éventuelles de leur choix sur le porteur. Mais, conclut-elle, cette liberté de choisir est elle-même circonscrite aux conditions d'apparition et d'émergence de ces prénoms...

Dans une perspective historique, Nawel Hamadouche montre comment aux étapes historiques et aux événements sociologiques et politiques que l'Algérie a connus, correspondent des pratiques anthroponymiques révélatrices à la fois de l'état d'esprit de la société et des mouvements souterrains qui la traversent et que traduit l'acte de prénommer. L'auteure conclut qu'à la différence d'autrefois où les référents de prénoms étaient limités à l'authenticité et à la religion, depuis quelques années ces derniers sont si multiples qu'ils indiquent une recherche parentale d'une identité la plus spécifique et authentique possible dans un prénom peu utilisé... Ce qui est loin d'être une

*Chérif Sini*

---

particularité aux deux régions de Sétif et de Béjaia qu'elle donne en exemples de comparaison. Cela ressort en filigrane des données analysées et présentées dans cet ensemble.

Chérif Sini